

**Thomas Röske**

## **De l'identification à la recherche – des artistes réagissent aux œuvres de la collection Prinzhorn**

Les quelque 5.000 œuvres de patients psychiatriques de la *collection Prinzhorn* à Heidelberg ne laisse de susciter des réactions de la part d'artistes. Cet exposé s'attache aux divers changements dans ces réactions depuis que Hans Prinzhorn (1886-1933) créa la collection entre 1919 et 1921. Je juxtaposerai les approches de trois modernistes classiques, Ernst Ludwig Kirchner, Oskar Schlemmer et Max Ernst, à celles de deux artistes contemporains et d'un couple d'artistes : Jörg Ahrnt, Lisa Niederreiter, et les frères Quay.

L'expressionniste Ernst Ludwig Kirchner (1880-1938) et le jeune Oskar Schlemmer (1888-1943) ne cachent pas leur fascination pour ce qu'ils considèrent comme l'expression authentique dans des œuvres d'art de malades mentaux. En conséquence, cette expression justifie leur propre quête d'un nouveau style et va jusqu'à les influencer. Kirchner découvre des peintures de Else Blankenhorn (1873-1920) en 1917, alors qu'il séjourne, suite à une dépression nerveuse en 1915, dans le luxueux sanatorium de Bellevue sur les rives du Lac de Constance.

Schlemmer, quant à lui, voit quelques dessins de Hyacinth Freiherr von Wieser (1883- ?)(que Prinzhorn appelle «Heinrich Wels»), qui séjourne dans un sanatorium privé à Munich, en 1920, époque où Prinzhorn les utilise pour illustrer un exposé à Stuttgart. À l'instar de Kirchner en 1917, Schlemmer est en situation de crise et sur le point d'abandonner la peinture et de se centrer exclusivement sur l'élaboration d'une forme abstraite de ballet. Pour l'un comme pour l'autre, les produits artistiques d'individus diagnostiqués schizophrènes constituent autant d'encouragements à sortir des sentiers battus. Ils y puisent aussi une influence formelle.

De nature plus rationnelle, Max Ernst (1891-1976) est le premier d'entre les surréalistes à user stratégiquement de 'procédures' spécifiques de l'«art fou» pour ses propres peintures et collages. Des œuvres d'art de malades mentaux l'avaient déjà frappé en 1910. Mais les résultats de ces impressions ne se retrouvent qu'à sa découverte de l'ouvrage de Prinzhorn, *L'Art des malades mentaux*, publié en 1922. Et plus particulièrement les dessins visionnaires d'August Natterer (1858-1933) (que Prinzhorn appelle «August Neter»), qui servent de modèle pour ses inventions picturales. À telle enseigne qu'actuellement, nous ne pouvons nous empêcher de taxer de surréalistes les images de ce malade mental.

D'une manière différente des modernistes classiques, les artistes contemporains ont abordé les œuvres de la collection à la façon de chercheurs. Comme le démontrent les exemples des frères Quay (1947), de Jörg Ahrnt (1965) ou Lisa Niederreiter (1962), ils veulent comprendre et révéler au grand jour la stupéfiante créativité des individus derrière les œuvres : des individus que la société a marginalisés.

Dans leur film en noir et blanc, *Absentia* (2000), les frères Timothy et Stephen Quay ont reconstruit la façon dont Emma Hauck (1878-1920), patiente de l'asile de Wiesloch, aurait pu adresser ses lettres désespérées à son époux, répétant si souvent les mots 'viens' et 'chéri' que de frêles colonnes de graphite apparaissent sur le papier. Une composition de Karlheinz Stockhausen accompagne les images envoûtantes du film.

Lors d'une visite à la collection *Prinzhorn* en 2002, Jörg Ahrnt est fasciné par un carnet de notes que le patient de l'asile de Landeck, Ludwig Wilde (1865- ?) a noirci de textes et de dessins ornementaux pendant la Première Guerre. Ahrnt voit immédiatement que ces dessins sont influencés par des motifs persans et se met à la recherche de leurs sources à l'époque de Wilde. Parallèlement, il imite la technique de dessin de Wilde afin de découvrir la direction et l'effort de sa production. C'est ainsi qu'il développe un type de dessin personnel qui, avec une prudence identique à celle de Wilde, tente de découvrir la culture iranienne.

En 2003, Lisa Niederreiter entame un dialogue avec la célèbre veste d'Agnes Richter (1883- ?), qui fait partie de la collection. Sitôt terminé par le patient de l'asile de Leipzig en 1895, Richter porte le texte brodé sur son corps. En guise de réponse, Niederreiter crée un maillot de corps noir où elle brode spontanément ses pensées sur le destin de Richter et les questions qu'elle lui adresse cependant qu'elle le porte. L'expérience de l'écriture corporelle fait partie de l'œuvre.

Au travers de ce type de démonstration et d'exploration, ces artistes se rapprochent de la recherche académique. Ils sont les bienvenus dans la collection *Prinzhorn*, qui tente d'encourager tous les types d'approches du 'trésor de la douleur de l'humanité' (Gottfried Boehm) qu'elle abrite.